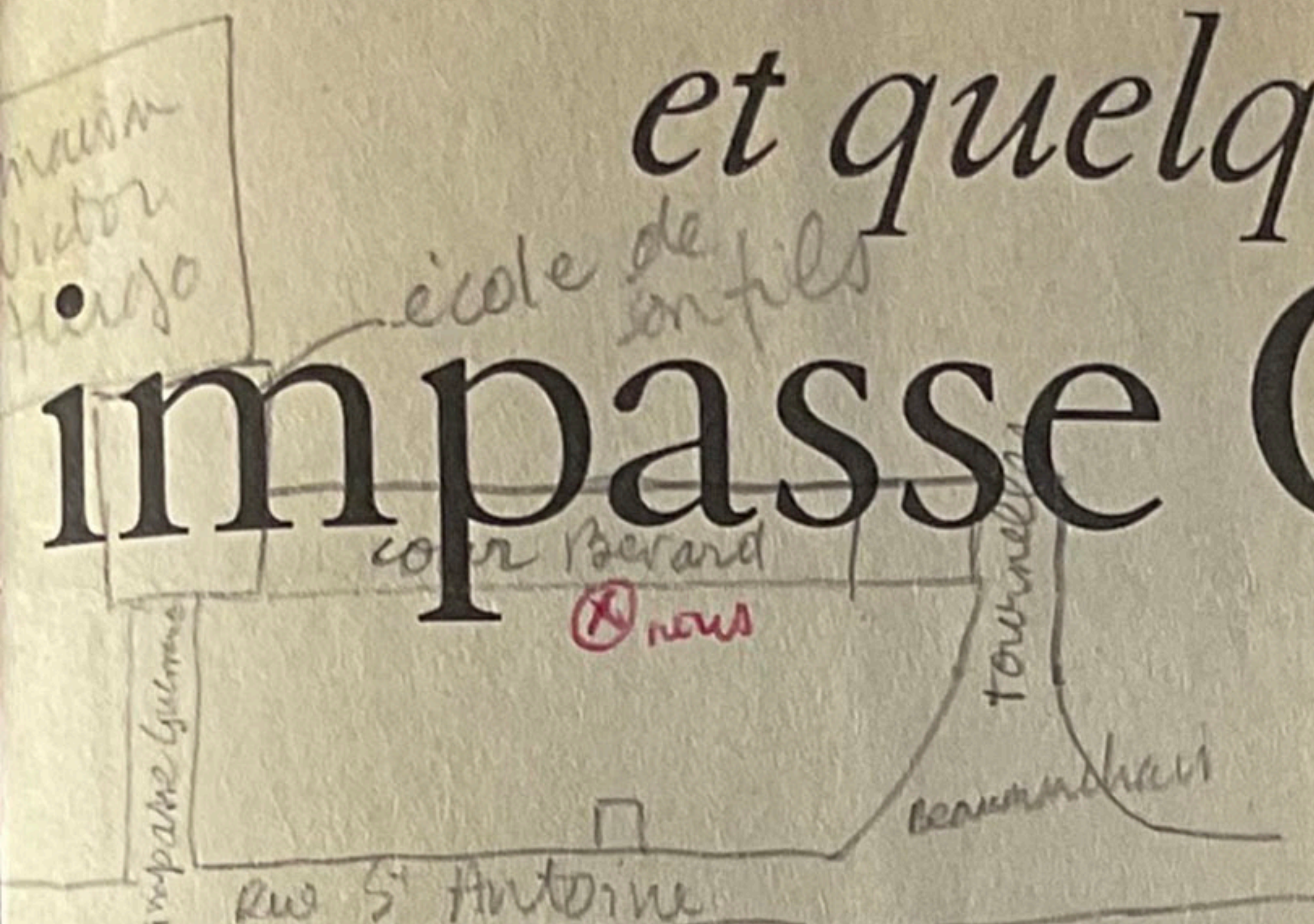


# Robert, l'andouille

*et quelques autres,*

# impasse Guéménée



*La «paille», la photocompo,  
les trotskos, le resto de Robert l'Ancien  
et Robert le Jeune, la bande à Bonnot,  
Victor Hugo, Simenon, les souvenirs  
d'un Paris prolo et, bien sûr, l'andouille,  
font de ce bout de nulle part  
un lieu plus «habité» que  
toutes les antiquailleries du Marais...*

*Par J.-B. POUY*



Impossible de ne pas être motivé, psychogéographiquement, par une petite rue du IV<sup>e</sup> arrondissement placée sous le quadruple signe de l'andouille, du trotskysme, des hémorroïdes et des bonnes sœurs. Et cet endroit est une impasse. Sans commentaire. Je ne fais pas de fixette sur le lieu mais, enfin, mon propre fils y fréquente un CE1, au fond, là où il y a une baraque toute de guingois, un vrai décor de Nosferatu repeint en blanc-Patrimoine. C'est la face arrière de l'hôtel de Rohan-Guéménée, là où habitait, côté place des Vosges, le bon Victor Hugo, lequel, à la nuit tombée, passait par ce qui allait devenir l'école de mon fils pour aller, en loucedé, non pas taquiner sa grosse muse, mais une boulangère de la rue du Petit-Musc, juste en face. Ce double passage, pendant la Résistance, était encore pratiqué afin de semer le poursuivant, une entrée chic (place des Vosges) et une sortie toc (impasse Guéménée). Et *vice versa*, ça dépendait d'où venait l'ennemi. Comble de coïncidence avec mes préoccupations intimes, au numéro 6bis, derrière une ringarde et banale porte de bois peinte en bleu roi, il y avait un détective, oui, un vrai, avec une petite

plaque, Audit SA, qui n'en jetait pas mais qui faisait sa grosse impression auprès des mômes. Il a disparu l'année dernière vers d'autres lieux où les enquêtes sont plus saignantes, vers la rive gauche, ou Nice, ou Angoulême, j'espère. Maintenant, à la place, il y a un laboratoire de langues.

L'impasse Guéménée, située entre la rue de Birague et la rue des Tournelles, tombant à angle droit dans la rue Saint-Antoine, entaille un périmètre pas encore totalement esquiné par la mode embastillée, restos mezcalo-tapas et magasins naf-nafo-kookaïnomanes, la preuve, on y trouve une bonne librairie quasiment à son angle, une serrurerie à l'ancienne, un Lavomatic et un marchand d'estampes. Elle s'encastre dans un coin encore un peu popu, qui échappe de peu à la sodomisation artistico-muséographique du Marais. Pourtant, ça chauffe. La place des Vosges est juste derrière, la plus belle place de Paris, comme le proclament les guides, qui ne disent pas que la statue, en son milieu, est la plus nulle du monde. L'infâme rue des «Petits-Bourgeois» est dans les parages, parcourue depuis peu le ouikende, et névrotiquement, par les grands bourgeois du XVI<sup>e</sup>. De l'autre côté de la rue Saint-Antoine, il y a l'école privée des Francs-Bourgeois, surnommée l'école des Francs-Tireurs depuis qu'un gosse y a fait un carton avec l'arme de service de son père. Cernée donc par les bourges, l'impasse. C'est sans doute pour ça qu'inconsciemment la Quatrième Internationale, tendance Ligue communiste, y a longtemps tenu pignon, au 10, dans un vieil immeuble peu pratique, avec verrières, aujourd'hui disparu, remplacé par un bâtiment blanchâtre un rien mochard avec, devant, un jardinet squelettique et viorneux squatté par un cèdre qui râpe les crépis. Et cela, jusqu'en 1980, mais personne n'est d'accord, nul ne s'en souvient exactement. Même Alain. Bref, c'est Alexis Viollet qui me raconte tout ça.

Avec un blaze pareil, avoir été rédacteur en chef de *Rouge*, c'est normal. Il pense qu'avant les trotskystes, il y avait O' Cedar. Cires et balais. Sans commentaire, une fois de plus. La belle époque donc.

Quand les rouges sont partis, qui c'est qui s'est installé dans la belle maison toute neuve? Les laboratoires Whitehall, dont la production maîtresse est la bienfaitante « Préparation H », fort utile à tous ceux qui bouffent dans les tex-mex du coin. Ces ennemis de la petite veine qui gratte ont, depuis, déménagé dans le XIII<sup>e</sup>, et, quand j'ai téléphoné pour avoir confirmation de leur ancienne présence dans l'impasse, je suis tombé sur une dame charmante et marrante qui m'a supplié de dire combien elle regrette ce temps-là, et que c'était autre chose que la rue du Château-des-Rentiers.

**A**u 6, il y a le restaurant A l'impasse, où monsieur Robert vous fait un ris de veau Guéménée, je ne vous dis que ça. Deux salles bien distinctes, le resto et le bar. Qui existent depuis longtemps et qui sont parmi les points d'ancrage du coin. Surtout le bar. Les prolos de PRS (l'atelier de photocomposition, plus loin) s'y accrochaient, avec les anciens de la rue, les vieux, tous ceux qui avaient travaillé et connu la paille, dans les « entrepôts » situés de l'autre côté de la rue, où l'on stockait les fourrages pour les chevaux. Les mecs de *Rouge* envahissaient la salle resto, du temps du père de monsieur Robert, Robert l'Ancien, mémoire vivante du quartier, et de maman Collard, au fond, qui faisait déjà sa célèbre blanquette, considérée comme la meilleure des restos parisiens, et pas uniquement à cause de Simenon (qui habitait place des Vosges ou boulevard Richard-Lenoir, ça dépend des sources), dont la table réservée était au fond, et qui venait se la farcir, la blanquette, là et pas ailleurs. Cette histoire à la Maigret, nous confie Robert le Jeune, a tout l'air d'un mythe fabriqué par Robert Courtine, alias La Reynière... qui, lui, était un réel adepte et qui, avec l'auteur, s'amusait à créer des tables fictives dans les endroits qu'ils aimaient bien. En tous cas, la fondante blanquette est toujours là. Toujours une sorte de miracle. Sans oublier, susurre Alexis, l'excellente prune du Quercy.

Avant la guerre (et juste après), à la place du resto, il y avait la plus importante maison de location de voitures à bras de Paris. 120 voitures de quatre-saisons, 40 brocanteurs et 40 artisans, rempailleurs, rémouleurs, etc. Des tonnes de marchandises arrivaient tous les jours. On y louait des voitures à la semaine, et il y avait déjà le bar, à 4 heures du matin, c'était plein, au p'tit blanc, au p'tit rouge. Quand il avait 15 ans, Robert le Jeune gagnait dix fois mieux sa vie que maintenant, il « roulait » les voitures sur le marché, il mettait les cales et le toit, et puis voilà. Et, le



ILLUSTRATION CATHY MILLET

soir, il allait les rechercher. Une trentaine de voitures à lui tout seul. Tout ça s'est terminé en 1969-70. Le resto a pris la place. Avant de se barrer rue de Tunis, et à Montreuil quand il a acheté les rotatives du quotidien, vers l'été 80, *Rouge* a perpétué l'animation. Et ça, depuis les premiers travaux effectués dans le vieux local pourri en 1971 ou 1970. Ça bougeait pas mal. Et des alertes, il y en a eu. Les menaces téléphoniques étaient monnaie courante, on se retrouvait dans la rue, comme pour un exercice. La vie parisienne. Et la présence de la police, comme une arapède sur le rocher. A la dissolution,



en 1973, après la super-manif de la Mutu, les flics ont embarqué le propre fils d'Alexis (qui gardait la taule) et se sont installés. Et grâce à Robert, qui a prévenu tout le monde au passage, les mecs de *Rouge* ne sont pas remontés et ont échappé au coup de filet. Mais il y a un copain espagnol, genre clando, qui s'est quand même pointé. Il tape à la porte, en pleine nuit. Un flic lui ouvre et le type, rompu à la lutte, flaire l'embrouille et demande, avec un accent à découper le touriste au couteau « ssi c'est là lou moussée Victorr Hougo »... Le flic lui a claqué la porte au nez. Le bon Totor aura servi une fois de plus.

**D**'ailleurs, quand *Rouge* a déménagé, les militants se sont dit que les vieux du quartier allaient être tranquilles, les va-et-vient incessants à toute heure, etc. Eh bien, non, ils leur ont dit, ah merde, quand vous étiez là, on pouvait rentrer à toute heure, plus aucun cambriolage, et tout, et tout, maintenant ça va recommencer... Ça n'a pas loupé, au début des années 80, l'endroit est devenu un lieu de trafic d'herbe et de *deal* intense. Vite disparu, car les jours de manif, la Bastille étant à deux cents mètres, il y a plus de CRS dans le coin que de psychanalystes dans l'arrondissement et l'impasse est toujours bloquée par les caravanes grisâtres immobiles et menaçantes.

L'impasse Guéménée fait 78 m de long sur 9 de large. En numérotation postale, c'est le bordel. Ça va jusqu'au 12, mais il y a trois numéros 5, sans doute un squatt chicos de rez-de-chaussée, l'une des portes, monumentales, donne direct sur un appartement, et c'est là qu'était, avant, la paille à chevaux. Trois numéros 6, et le numéro 10 n'est pas une maison mais une sous-impasse, où nichent les bureaux de la marque Loft, croisement mélodramatique entre la fringue et l'art funéraire, où donne également un sous-ensemble, la cour Bérard, sans doute coquet mais barré à toute curiosité par un Digidocode indécryptable, où des ateliers de type début du siècle abritent encore les ateliers de photocompo de PRS (notons de remarquables enseignes en fer forgé), quelques burlingues et des artistes. Cette prolongation de l'impasse avait été pensée pour rejoindre la rue des Tournelles, sur un terrain fourni gratos par le prince de Rohan, projet abandonné en 1832. Car le nom de l'impasse vient apparemment de la famille Rohan-Guéménée, dont l'arrière de l'hôtel donnait sur ces lieux. Elle s'est appelée, avant, « le cul-de-sac du Ha! Ha! », à cause du marché aux chevaux qui s'y tenait au XVI<sup>e</sup> siècle (Robert le Jeune émet plutôt l'idée que c'étaient des Ha! Ha! d'amour...), puis « cul-de-sac Royal-Saint-Antoine », puis « rue des Filles-de-la-Croix », du nom du couvent qu'elle desservait, jusqu'à son nom actuel qu'elle hérita, vers 1700, et qui rappelle la Bretagne profonde, Guéméné-sur-Scorff (avec un « e » muet, peut-être une féminité accrue de la ruelle, à cause des bonnes sœurs), patrie absolue de l'andouille fumée (qui est à celle de Vire ce que le bayonne est au york), petite ville que je vénère, car, aux devantures des nombreuses charcuteries, on peut enfin lire: « Faites plaisir: offrez une andouille. » (Cette genèse toponymique ne s'oublie pas, le journal scolaire de l'école du fond se nomme toujours, et c'est bien vu: *l'Andouille*.) Georges, l'instit, le seul grand mâle en ces lieux,

m'a fait penser à un truc incroyable: la rue est un peu tordue, la maison, au fond, penche. Sur la droite, il y a des viornes. L'impasse Guéménée, pour lui, c'est la *Beregonnstrasse*, chère à Jean Ray. Et comme il n'a pas trouvé encore en qui s'était transformé le diable (il a néanmoins plusieurs hypothèses), il rêve à une prochaine aventure de Harry Dickson, qui, lui, le dénicherait à coup sûr, ce Béhémoth du Marais, sans doute noyé au milieu des parents d'élèves (d'une main, le Bi-Bop, de l'autre, le Mister Freeze) et des bébissittères (d'une main, la poussette, de l'autre, le Kinder Surprise), attendant leur progéniture, le soir, à seize heures trente. Pourtant, Georges, taillé comme il est, blindé qu'il est par ses expériences (une sorte de conscience du syndicalisme révolutionnaire), pourrait le reconnaître, le diable caché en ces lieux, puisqu'il est breton, et que l'ankou, il y a longtemps qu'il lui a tordu le cou, au détour des bistrots du Plouguer. Ce même Georges qui, un matin, me confie une histoire, comme quoi un parent d'élève a refusé de mettre son gniard dans l'école, parce qu'il avait vu un film, français, où l'entrée des Enfers (oui!) avait été filmée là (mais quel est ce film, dont je n'ai pas retrouvé la trace?). Et de le voir sortir de la baraque du fond, le Georges, avec sa belle gueule de castriste rigolard surpassant la horde des enfants exténués, ça en jette. Des personnages, il y en a d'autres. Des secrets, difficiles à atteindre, derrière leurs Digicodes ou interphones. Mais il y a Gérard, le libraire d'Épigramme, rue Saint-Antoine, dont l'adresse officielle est au 2 de l'impasse (il se souvient d'y avoir aidé Philippe Léotard à remonter les étages). Quand il a repris les locaux, il a trouvé des catalogues de 1905, à l'époque, ça s'appelait la Grande Librairie de la Bastille, et, encore avant, ça avait été une imprimerie où étaient tirées les brûlantes feuilles de chou à l'époque des Trois Glorieuses. (Au 4, chez Delranc le serrurier, il y avait, pendant la dernière guerre, une imprimerie clandestine, comme quoi les traditions persistent.) Gérard, c'est un libraire qui organise des signatures et des petites fêtes dans ses bouclards, comme il dit, (il en a un autre, rue de la Roquette), d'où l'on ne sort jamais dans le même état qu'en entrant, simple question de nourritures terrestres. Et qui ne l'a pas vu partir, au petit matin, casquette de marin sur le crâne, la Dyane décapotable remplie de matériel, ouvrir une librairie à Concarneau (à cause de Simenon, encore et bien sûr), n'a rien vu. Il y a l'artiste, Jean, sa galerie (Jean Attali) est au 8, entrez donc, il y a du Combas, du Chaissac, du Frans Masereel (sublime) et du lui-même à la pelle, un homme de goût, peintre, éditeur d'art, collectionneur, dans les parages depuis trente ans (il s'est cogné les affiches et les campagnes de *Rouge* et a connu

la « paille », signe de ralliement des vrais guéménistes), dans cette boutique depuis trois ans, et qui, à cause d'un bail précaire, va déménager au fond, là où il était avant, tout en se démerdant pour ouvrir une galerie-librairie d'art donnant sur le 18 rue Saint-Antoine, avec, bientôt, une expo de Jean-Paul Marcheschi. Au-dessus de la grande porte monumentale du 6, il y a un fronton sculpté, bizarre le fronton, style franc-maçon plus que visitandin. Peut-être postérieur aux religieuses, mais il paraîtrait que non. Un bas-relief, genre les Bienfaits de la Science, une mappemonde, des bouquins, une vieille tête du type Aristote ou Socrate et un bellâtre aux cheveux longs, encadré des lettres R et V (Roger Vailland? Rudolf Valentino? Roger Vitrac? Rudolf Virchow (1821-1902), célèbre médecin allemand? ou René Viviani, ancien ministre du Travail, allez savoir...). Monsieur Dominique, principal habitant des lieux, ne m'a pas complètement convaincu en me disant que ce devait être quelque chose comme *Regina Veritas* ou *Veritatis*. Je ne vois pas bien ce que ferait ce buste efféminé accolé à une définition de la Science ou de la Raison, au-dessus de l'entrée d'une maison de filles de Dieu, mais bon...

**L**e couvent des Filles de la Croix avait été créé par une certaine Marie Lhuillier, qui, en 1640, avait reçu l'autorisation de fonder une communauté vouée à l'instruction des jeunes filles. Achetant maison par maison, la communauté s'étendit jusqu'à posséder tout le coin allant de l'impasse jusqu'à la rue des Tournelles et à la place des Vosges, alors Royale. A la Révolution, l'entreprise roulait bien, comptant 20 religieuses de chœur, 10 converses, 25 élèves à 400 livres de pension et des externes gratuites, celles-ci partagées en deux classes, l'une de 80 élèves (!) auxquelles on apprenait à lire, écrire et compter, l'autre de 40 enfants en bas âge. Le couvent ferma à la Révolution, les citoyennes de la rue Saint-Antoine ayant menacé les religieuses de les fouetter. Le couvent devint un bien national, puis fut vendu (166 000 livres) en 1797. En 1814, il y avait une filature de coton. En 1845, le « père » Thierry y donna des leçons de déclamation, vite interrompues par la police pour des raisons de sécurité. Des petits faits qui font les grandes maisons. Sans parler de P'tit Louis, dit le Quatorzième (cf. le bouquin de Duneton), qui s'arrêtait voir une de ses copines au couvent. Pour terminer en beauté, on dit que Monnier, de la bande à Bonnot, avait une planque dans l'impasse. Comme je vous le dis. Alors... résumons. Dans le désordre. La bande à Bonnot, l'andouille, les hémorroïdes, les trotskystes, les religieuses, Victor Hugo, Simenon, etc. Que demander de plus? Si ces lieux-là ne sont pas « habités », alors je veux bien m'expatrier à Marne-la-Vallée. ●

# Lutte des classes, impasse Guéméné

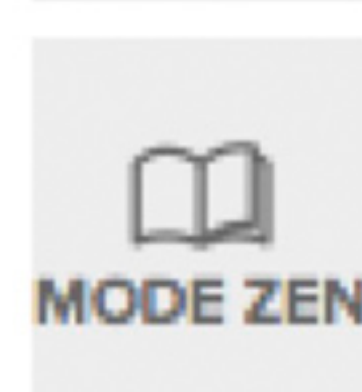
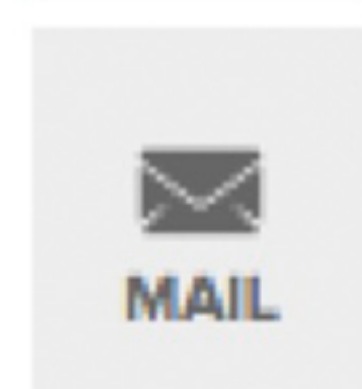
26 JANVIER 2004 À 22:19

Alors, bien sûr, partout autour, c'est le bordel, l'injustice et la violence. Mais quand, dans les maigres lieux où tout va bien, le pouvoir s'ingénie à gripper la machine, c'est grave, c'est comme la théorie de l'aile de papillon.

Dans Paris Centre, impasse Guéméné, il y a une école primaire de secteur comme beaucoup en rêvent. Petite, calme, préservée des grandes agitations urbanistico-pathogènes. Classes surchargées, certes, mais équipe enseignante soudée. Une école ostensiblement normale, qui génère des appréciations similaires à celles provoquées par le film *Etre et avoir*. Il y a quelques années, les menaces se sont précisées (fermetures de classes, etc., *Libération* s'en était fait l'écho). Eh bien, ça y est, par décision académique et municipale, l'école va être fermée et ses élèves vont aller surgraisser les classes des autres écoles du coin. Fermeture décidée soi-disant pour agrandir l'établissement technique sis à côté. Des bâtiments anciens, voire historiques, jouxtant la place des Vosges et le musée Victor-Hugo (qui disait d'ailleurs : «Une école qui ferme, c'est une prison qui s'ouvre»), des locaux à plus de 6 000 euros le mètre carré, réattribués à l'enseignement professionnel et technique, on veut bien les croire.

Mais, ingénument, on craint autre chose et on n'aimerait pas passer pour des andouilles, ce qui serait normal, impasse Guéméné. Alors, comme d'hab' et comme partout, parents et enseignants mêlés, la lutte commence ou continue, c'est selon.

Jean-Bernard Pouy, auteur.





Accueil > Idées > Tribunes > Tribunes

# Une brave école laïque

JEAN-BERNARD POUY 6 MARS 1997 À 23:47

J'avais écrit jadis un article (magazine de Libération, 10 décembre

1994) sur l'impasse Guéménée, ce cher bout de terrain parisien où se croisaient l'andouille, Victor Hugo, Simenon, la Ligue communiste, la bande à Bonnot, le vieux Paris et le moderne. Et qu'est-ce qui parlait d'avenir, dans ce petit bout de rue enserré de pierres anciennes? Une école publique, primaire, avec les tables en bois, la maîtresse là depuis trente ans, le maître barbu qui peut parler breton et les marronniers dans la cour. Mais une école pas vraiment comme les autres, puisqu'elle ne comporte que sept classes et se situe dans un quartier où le mètre carré coûte bonbon. Alors, chaque année, la menace se profile, rituelle, la suppression de la septième classe à laquelle, parents, enseignants et directrices s'opposent, parce qu'ils savent bien que le problème n'est pas là, dans le prétendu manque d'effectifs, car les demandes de dérogations ne manquent pas, et surtout parce qu'il faut toujours moins d'élèves par classe. Non, le problème, c'est le profit et la spéculation. Cette école, il faudrait une bonne somme pour la mettre à niveau (ravalement, rénovation de certains locaux, renforcement de la sécurité, etc.). Et l'Education nationale, la mairie de Paris et les Monuments historiques (hystériques) ne voient pas pourquoi ils déboursaient une telle somme pour abriter sept classes de gniards tranquilles. Non, les Instances voient plutôt, dans ce bâtiment jouxtant le musée Victor-Hugo, un autre musée, ou une annexe de l'hôtel de Sully, ou je ne sais quoi de ministériel, d'officiel ou de bureaucratiquement culturel. Alors on va se battre. Pour sauver une classe. Pour sauver une école. Pour assener des idées simples: on ne touche pas à l'école laïque. Pour enfoncer le clou: vingt élèves par classe (ça peut être l'amorce d'une solution à pas mal de problèmes). Pour que l'Etat comprenne enfin que rien n'est trop cher pour rénover la Laïque. Persuadés qu'il ne s'agit pas uniquement de sauver une école du Vieux Paris encore populaire menacée par le délire muséo-spéculatif, mais d'enfin pouvoir imposer des idées simples, généreuses, normales, politiques, nous, parents, enseignants, élèves, nous allons nous battre.

**POUY Jean-Bernard**

## 0 COMMENTAIRES

0 suivent la conversation

[Plus récents](#) | [Plus anciens](#) | [Top commentaires](#)